

tre retour à Londres, consultez les documens relatifs aux mois de janvier et février 1812, et je répons du succès.

Un mois plus tard, j'étais dans la Tour, à Londres, furetant dans les papiers de lord Wellington tous les dossiers relatifs aux affaires d'Espagne de ladite époque ; tout-à-coup mes yeux se portent sur un endossement ainsi conçu : BONFILH, 34e léger.

Ce nom me frappe comme un trait de lumière, et, me sentant saisi d'une conviction inexplicable, j'ouvre la lettre, en m'écriant : " Plus de doute, c'est lui ! "

Par cette lettre, signée Bonfilh, un officier français faisait à lord Wellington la demande d'envoyer ses lettres aux avant-postes. . . .

Il n'y avait là rien qui servit à me fixer ; néanmoins, poussé par une voix intérieure, j'écris au colonel d'Artois, secrétaire au comité des fortifications à Paris, en le priant de faire des recherches dans les bureaux de la guerre.

Le colonel d'Artois me répond qu'il n'existe personne du nom de Bonfilh dans les cadres de l'armée ; mais il m'envoie un certificat constatant que le commandant Bonfilh, qui a servi dans le 34e léger reçoit sa retraite à Villeneuve-d'Agen, et demeure à Villaréal (Lot-et-Garonne).

Le 23 avril 1844, j'adresse au commandant Bonfilh une lettre dans laquelle je lui fais part de mes recherches et de mes espérances, et le 7 mai 1844, je reçois la réponse suivante :

" Villaréal (Lot-et-Garonne, 1er mai 1844.

" Monsieur le colonel Gurwood,

" J'ai reçu de vous une lettre datée du 23 avril, dans laquelle j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails sur la prise de Ciudad-Rodrigo.

" D'après les citations que vous me faites, monsieur le colonel, il n'y a plus de doute, je suis l'officier français à qui vous avez si noblement sauvé la vie, et que depuis si longtemps vous cherchez. . . .

" Je me rappelle que, lorsque vous arrivâtes à mon secours, j'étais couché par terre, entouré de six ou huit soldats anglais dont les uns me tenaient la baïonnette sur le corps, tandis que les autres m'arrachaient les habits ou me prenaient l'argent que j'avais sur moi. Vous accourûtes, monsieur le colonel, et, faisant retirer ces soldats, vous me prîtes sous votre protection. Nous nous rendîmes à la Tour carrée, près la porte d'Almeida, où M. le général Barrié se rendit à vous, en vous disant : " Respectez mes soldats ! "— Ce général vous offrit même sa montre, mais vous lui répondîtes : " Conservez votre montre, général : l'honneur m'a conduit ici, et non le pillage.— Il voulut aussi vous remettre son épée, et vous la refusâtes en disant : " Il faut me suivre : vous la remettrez à M. le général duc de Wellington.

" J'ajouterai, monsieur le colonel, que, lorsqu'on nous conduisait prisonniers, en nous dirigeant vers le Portugal, vous me fîtes entrer dans une maison d'un petit village, el Redon, où l'on me donna une tasse de rhum et un pain de munition pour la route. Enfin, vous eûtes la bonté de m'accompagner jusqu'à la colonne des prisonniers qui était en avant, et sans vous, monsieur le colonel, les Espagnols m'auraient infailliblement égorgé avant que j'eusse pu rejoindre mes camarades d'infortune.

" Je me suis souvent reproché, monsieur le colonel, de n'avoir pas eu soin de demander le nom de mon bienfaiteur ; sans

cela, croyez-le bien, j'aurais pris l'avance pour vous écrire et vous témoigner ma vive et éternelle reconnaissance. Enfin, je fais des vœux pour votre bonheur, et je vous prie de me sacrifier un moment de loisirs pour m'écrire.

" Celui qui vous doit la vie.

" BONFILH, chef de bataillon en retraite."

—Enfin ! je recevais le prix de mes démarches ! La lettre de ce brave commandant me rendit si heureux, que je me promis bien de l'aller voir à mon premier voyage en France, et vous me voyez, mon jeune ami, revenant de Villaréal, où j'ai passé quelques jours que je compte au nombre de mes plus fortunés.—Oh ! que n'étiez-vous présent à notre mutuelle reconnaissance ! vous auriez pris une vive part à la joie de toute cette famille, dont j'emporte les bénédictions !—Avec quels charmes de souvenir M. Bonfilh m'a entretenue des événemens de sa vie, entièrement conformes, du reste à la narration d'Alexis. . . .—C'est ainsi, par exemple, que, le 13 février 1820, M. Bonfilh capitaine au 47e de ligne, en garnison à Paris, faisait, le soir, un service de ronde dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'on vint lui apprendre l'assassinat du duc de Berry. Aussitôt il se rendit avec sa troupe dans la rue Richelieu, et alla passer la nuit au poste de la Bibliothèque Royale.

.....
—Colonel, je reste confondu..—Le magnétisme joue un si grand rôle dans le récit que je viens d'entendre, que vous m'avez presque converti : aussi à mon arrivée à Paris, ma première visite sera-t-elle à M. Marcillet. . . .

Mon aimable compagnon s'arrêta à Orléans, où il devait séjourner, et j'arrivai seul à Paris, vers sept heures du matin.

A deux heures de l'après-midi, le même jour, je frappai chez M. Marcillet, où, par un hasard heureux, Alexis endormi donnait une séance..

Le maître du logis me fit un accueil plein de bienveillance et consentit à me mettre en rapport avec le somnambule.

Alors m'adressant à Alexis :

—Mon cher, monsieur, lui dis-je, pourriez-vous deviner qui je suis ?

Voici ses premières paroles :

—Vous êtes un ami du colonel Gurwood !

.....
Plus tard, en décembre 1845, j'allai revoir Alexis et je lui parlai du colonel..

—Pauvre homme ! murmura le magnétisé avec un soupir.

—Mais pourquoi cette tristesse lui dis-je.

—Hélas ! c'est que la blessure que ce brave colonel a reçue à la tête, lors du siège de Ciudad-Rodrigo, ne s'est jamais complètement cicatrisée.. Depuis quelques jours surtout, je le vois morne, abattu..—Oh ! ciel ! fit Alexis, en tressaillant subitement : ce coup de feu que je viens d'entendre là-bas, ces cris de femme.. cette désolation.. Ah ! malheureux colonel ! est-ce ainsi que vous deviez mourir !..

Le 1er janvier 1846, trois jours après, je recevais de Londres la lettre suivante :

" Le colonel Gurwood, atteint d'un accès de fièvre chaude, vient de se faire sauter la cervelle."

I. SALLES DE GOSSE.